

# MASSACRE DES INNOCENTS

## ARGUMENT POUR UN MYSTÈRE

Cette pièce fait évidemment référence à un des mystères chrétiens mais rejoint aussi l'interrogation de tout homme face au mystère du mal et de la souffrance, et c'est l'intention proprement théâtrale qui prime ici.

Cependant le théâtre de l'Évangile, loin d'abolir la tragédie, la porte à son point d'incandescence : il est capable d'une violence bien plus profonde que toute une dramaturgie contemporaine, qui compense souvent sa perte de hauteur tragique par des complaisances morbides et des provocations.

Des enfants de moins de deux ans sont assassinés par un tyran qui redoute parmi eux son rival politique : s'il n'est que l'expression de la cruauté humaine, ce massacre est presque rassurant. Mais si je veux croire que Jésus est le Messie, alors s'ouvre un abîme : comment celui qui apporte la paix peut-il inaugurer son règne par ce carnage ? C'est comme si la foi, plus que l'incroyance, portait avec elle sa radicale remise en cause. Au début de la pièce, un personnage demande : « Comment cela s'est fait que le premier témoignage soit aussi la première objection ? » Voilà l'abîme, le drame radical, et de ce drame radical, comme d'une unique lumière, vont jaillir les scènes comme autant de rayons diffractés. Cela donne quelque chose de très moderne et comme une espèce d'exégèse dramatique.

« Comment jamais justifier la paix, notre bonheur et même l'harmonie éternelle » demandait Dostoïevski si, en leur nom, il a « fallu verser ne fût-ce qu'une larme d'enfant ? » Pourtant le mystère de la Nativité contient celui de l'Infanticide, l'horreur de l'extermination. Saint Matthieu confesse lui-même son vertige : la Consolation d'Israël est là, et, cependant, Rachel pleure ses enfants et ne veut pas qu'on la console.

Les innocents massacrés sont des enfants juifs circoncis. Une vision d'Anne-Catherine Emerick (contemporaine de la Révolution Française) suggère une organisation du massacre qui anticipe étrangement celle des camps d'extermination... Comment ne pas penser ici à la destruction des Juifs d'Europe ?

Il est important de rappeler qu'Hérode le Grand, tétrarque de Judée, n'est pas d'ascendance juive. Son père jouissait de la faveur de Jules César, aussi fut-il nommé stratège de Galilée. Ses manœuvres, mais aussi son indéniable génie politique, lui permirent de tenir bientôt tout le Royaume de David : il fit tuer son dernier roi... Aussi est-ce exactement à l'heure où le sceptre échappe à Juda que vient Jésus, « Roi des Juifs », attestant que les promesses de Dieu s'accomplissent dans un dépassement inimaginable.

Cependant Hérode le Grand fait massacrer les enfants juifs parce qu'il redoute celui dont la naissance risque d'agrèger autour de lui la masse des opposants. Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde, mais il n'en est pas moins dans ce monde. Hérode le pressent et s'y oppose en défendant un séduisant relativisme qui relègue le religieux à la sphère privée. Il défend la paix impériale, c'est-à-dire une République mondialisée qui méprise la valeur des nations, ensuite il ne pratique pas une hellénisation forcée des Juifs, sa devise serait plutôt : à chacun ses dieux.

C'est un bâtisseur admirable, on lui doit des forteresses, mais aussi un théâtre et un amphithéâtre : il faut beaucoup de divertissement pour détourner les hommes de l'angoisse d'une vocation éternelle. Enfin, il remet Israël dans le rang, nation parmi les nations, rejetant l'idée de peuple élu. Hérode serait-il le Républicain par excellence, le modèle des bien-pensants qui ne supportent pas l'irréductibilité du Juif ?

Il est en tout cas un digne représentant du système totalitaire. Hannah Arendt a rappelé que celui-ci se caractérise par « le refus de la naissance » : Il n'admet pas que chaque nouveau-conçu soit de l'ordre de l'inconcevable, que chaque venue au monde soit le commencement d'un monde nouveau, imprévisible. Ce n'est donc pas la violence qui caractérise le totalitarisme, mais l'effort souvent bien intentionné d'insérer la naissance dans un programme (« un enfant quand je veux et comme je veux »). La conception n'est plus un événement irréductible, avec son secret angélu, mais un rouage apte ou non à s'engrener sur la vaste machine. L'être humain peut-il être produit comme un matériau ? Sur ce point, Hérode est le grand visionnaire. Il refuse la nouveauté de Noël. Il nie l'inespéré dans l'œuf. Il est l'homme du planning total, le prince d'une société que ne déchire l'attente d'aucun inattendu.

Il n'y a plus qu'à tout ressaisir dans une histoire juive, à la fois drôle et émouvante, mélancolique et espiègle comme le violon et le bandonéon sur la scène. Dans cette pièce il y a du comique, il y a des clowns mêmes ! Mais c'est un comique qui n'est jamais du divertissement et qui n'oublie pas le questionnement qui s'ouvre au cœur d'une existence frappée par le malheur...

## MISE EN SCÈNE : DU MASSACRE AU THÉÂTRE

Au moyen-âge, la fête des saints Innocents donnait lieu à de carnavalesques inversions des rôles : « Les enfants prenaient possession des hautes stalles... l'un d'eux recevait solennellement le bâton de chantre... un autre présidait l'office, siégeait dans la cathèdre épiscopale, revêtait les insignes pontificaux et bénissait la foule. C'était le Deposuit, en application du Magnificat. Processions et danses sacrées donnaient le signal de la liesse populaire. »

Ces usages, disparus vers le XVI<sup>e</sup> siècle, ont été conservés par le Carmel : le jour des saints Innocents, on élit une « prieure d'un jour », parfois, on joue de ces pièces de théâtre qui sont appelées « récréations pieuses ». Thérèse de Lisieux en écrivit plusieurs, dont une qui porte directement sur l'événement.

Le Mystère des Saints Innocents de Charles Péguy n'est pas une œuvre théâtrale à proprement parler, quoique la langue de Péguy soit éminemment dramatique. Plus près de nous, le grand Belge, Michel de Ghelderode, tira de ce mystère un brillant spectacle pour marionnettes. En 1973, dans son *Mistero Buffo*, Dario Fo livre sa propre version du « massacre » : son ton très comedia dell'arte retrouve le style de cette tradition médiévale qui commémorait dans la liesse les petits morts de Bethléem, et le renouvelle par l'opportune invention de la « tragédie bouffe ». Il veut aussi recouvrer sa portée politique.

On le voit, l'histoire des Innocents a suscité d'elle-même une tradition qui est de l'ordre du théâtre et du jeu. Ce n'est pas pour en esquiver l'horreur, mais pour ne pas la diminuer en la rendant représentable. La tragédie exige ici une espièglerie, une insouciance, une allégresse de gamin. Dans cette pièce des gamins jouent, comme au grand méchant loup. Sur fond de cette gaieté inentamable, l'espérance n'est pas trahie, et le crime, loin d'être gommé, n'apparaît que plus noir.

## MASSACRE ET CRÉATION

# Massacre des Innocents

du 24 avril  
au 13 mai 2007  
Espace Georges Bernanos  
Paris 9<sup>e</sup>  
(Havre-Caumartin)  
à 20h30 du mardi  
au samedi  
à 16h00 les dimanche et  
jours fériés  
tarif 20 et 12  
Renseignements  
et réservations  
01 75 438 568  
[www.lesprovinciales.fr](http://www.lesprovinciales.fr)

Le spectacle, sous des formes de plus en plus virtuelles, offre des corps sans douleur, numériquement transfigurés. Il fabrique un arrière-monde où les conflits sont mis en scène pour ne pas être résolus en réalité. La critique la plus féroce est aussi la plus désamorcée : le théâtre de la provocation, du trash est financé par les fonds de l'État. La déconstruction est au service du Ministère, les rebelles sont fonctionnaires de la critique sociale subventionnée.

Dans *Persona*, de Bergman, une actrice d'âge mûr, Élisabeth, perd la voix tandis qu'elle joue Phèdre ; on découvre bientôt qu'elle déteste son fils : la tendresse maternelle, les efforts quotidiens, l'obscur vigilance que son petit exige, voilà qui l'empêche de se maintenir dans l'ivresse de son personnage public. Mieux vaut signer des autographes que de changer des couches, c'est la crédulité d'aujourd'hui. Beaucoup sont ainsi cloués sur les planches. Beaucoup, étourdis par cent vies fictives, se trouvent interdits de donner la moindre vie. Le spectacle veut qu'on lui sacrifie chaque jour son tribut de victimes. C'est contre ce spectacle qu'il faut faire un théâtre. Chose ardue. La situation la plus absurde à chaque fois nous guette : arracher des mères à leurs enfants pour qu'elles fassent les actrices, ou s'assurer que les actrices n'ont pas d'enfant... Esquiver le drame, c'est s'aveugler devant la tragique disparition du foyer. Il est vrai qu'Internet met tout le monde dehors. Qui sait aujourd'hui ce qu'est une maison familiale ? Qui comprend qu'il faut s'y retrouver ?

Pour la création de la pièce, ce sont trois actrices mais aussi trois femmes au foyer qui se mettent à jouer les scènes comme une anamnèse, mais aussi comme des jeux d'enfants, afin d'exorciser la mauvaise étoile. Si les représentations permettent de montrer que l'essentiel n'est pas au théâtre, mais dans les charités obscures de la vie quotidienne, au secret de cette famille et ce foyer clos tant haïs, elles n'auront pas été vaines. Le moindre sourire d'enfant vaut mieux que toute la poésie. Mais il faut la poésie pour le dire.

Treize scènes à la fois tragiques et comiques, ponctuées par une musique tendre et violente, comme l'histoire juive, rendent l'événement proche, presque tangible : enfants, bergers, soldats, rabbins, mages et mères, clowns et anges maladroits, victimes et « acteurs » de l'histoire en portent l'empreinte brutale.

## FABRICE HADJADJ

Né en 1971 à Nanterre, de famille juive. Marié et père de trois enfants. Professeur agrégé de philosophie et de littérature en lycée. Il collabore au Figaro Littéraire et à Art press.

Il a publié

des essais : Et les violents s'en emparent, en 1999, La terre, chemin du ciel, en 2002, édités par Les provinciales ; Réussir sa mort, en 2005, qui a reçu le grand prix catholique de littérature (Presses de la Renaissance) ;

et du théâtre : A quoi sert de gagner le monde, en 2002, La salle capitulaire (avec le peintre Gérard Breuil), en 2003, et Massacre des Innocents, 2006 édités par Les provinciales ; Passion-Résurrection (avec le peintre Arcabas), 2004, aux éditions du Cerf.

Il dirige les travaux de la Compagnie du Caillou blanc :

2002 La seule chose nécessaire, au Théâtre du Nord-Ouest (Paris).

2003 La salle capitulaire, Abbaye de Tournus, à l'occasion d'une exposition de Gérard Breuil. Mise en son : Fabrice Hadjadj. Avec Michael Lonsdale, Stéphanie Schwartzbrod, Nicolas Struve, Michel-Olivier Michel...

2002-2003 A quoi sert de gagner le monde, Espace Bernanos (Paris). Mise en scène : Siffreine et Michel-Olivier Michel. Avec Nicolas Struve, Damien Ricour, Christelle Linéros, Isabelle Serprix (repris en 2005, joué à Lyon en 2004 et en 2006).

## EMMANUELLE BONNET

a été formée par Françoise Merle et Michel Bouquet. Elle a joué aussi bien Racine et Shakespeare que pour le café-théâtre. Elle anime divers ateliers et a récemment monté L'Ecclésiaste.

## VÉRONIQUE EBEL

a fait la classe libre de l'École Florent. Spécialiste de la diction classique, elle a travaillé avec Éric Génovèse (sociétaire de la Comédie Française). Elle est aussi chanteuse de jazz.

## SIFFREINE MICHEL

a fait la classe libre de l'École Florent. Elle a travaillé avec Michel Fau et Alexandre Pavloff (sociétaire de la Comédie Française). Elle a mis en scène deux pièces de Fabrice Hadjadj : La seule chose nécessaire et A quoi sert de gagner le monde.

## SARAH DURTESTE (VIOLON & VIOLONCELLE) & STÉPHANE LYONNET (BANDONÉON)

Sarah est ancienne élève de la classe de violon de Sophie Baduel et diplômée du conservatoire d'Aix-en-Provence. Elle se consacre par la suite à l'apprentissage du violoncelle. Stéphane étudie le bandonéon au conservatoire de Gennevilliers dans les classes de Cesar Stroschio puis de Juan Jose Mosalini. Ensemble ils s'adonnent depuis dix ans à marier les sons de leurs instruments, nourris de leurs voyages sur les traces de mondes disparus, en Europe de l'Est, au Portugal et par leur découverte du tango argentin. Très attachés aux petits enfants, ils ont fondé il y a trois ans la compagnie Sous le Ciel, qui crée à leur intention des spectacles de musique et d'ombre.

## GÉRARD BREUIL (SCÉNOGRAPHIE)

Né en 1956. Il commence au théâtre (avec Raymond Gerbal, Georges Lavaudant et Diden Berrandan) avant de se consacrer entièrement à la peinture (une quarantaine d'expositions). D'abord empreint de violence (l'homme, la société industrielle, le mouvement...), son travail se dévoue à présent au silence, à la musicalité, et aux lieux. Depuis 1999, il n'expose presque plus que dans des bâtiments romans, notamment à l'Abbaye Saint-Philibert de Tournus (2000, 2002, 2003) et au Couvent des Cordeliers de Charlieu (une centaine d'œuvres originales exposées en 2005). Il prépare une exposition monumentale à la cathédrale Saint-Jean-Baptiste de Lyon, à la demande des affaires culturelles du diocèse (2007).

## OLIVIER VÉRON (LES PROVINCIALES)

Les provinciales sont une petite maison spécialisée dans la publication d'essais philosophiques et politiques scrutant les événements actuels à partir des relations entre Juifs et chrétiens : « l'histoire tout entière comme si elle était vécue et soufferte personnellement ». L'orientation dramatique de notre production est liée à l'incarnation de la parole dans les rois et les peuples. Les grandes œuvres historiques, le théâtre de Shakespeare, étaient-ils « politiques » – ou n'est-ce pas plutôt toute la métaphysique qui se trouve en fait pétrie d'histoire ?

## 1999. ET LES VIOLENTS S'EN EMPARENT

« Signé d'un nom inconnu mais qui ne devrait pas le rester, et publié chez l'un de ces petits éditeurs qui sont, souvent, l'honneur de ce métier, ce mince volume s'intitule : Et les violents s'en emparent. Dès la première phrase (...) une voix s'impose, ironique, corrosive, térébrante, passionnée, intempestive, ainsi que la certitude d'avoir affaire à un texte d'exception.

Qui, fors M. Fabrice Hadjadj, pourrait se pencher sur la violence évangélique à travers Jules Barbey d'Aureville, Ernest Hello, Léon Bloy, Fédor Dostoïevski et Georges Bernanos avec autant de sensibilité et de pénétration, d'humour et de talent ? (...) L'incongruité de Fabrice Hadjadj tient à son goût pour l'incarnation. Au lieu d'épiloguer sèchement sur des idées et des concepts, il préfère montrer de nouveaux apôtres, hommes et femmes, aux prises avec les démons du siècle. Et quelles figures que celles de ces apôtres, du boucher Gédéon Ledru au libraire Maurice Grossoyeux, du postier Alfred Beautruche au concierge Prosper Floupette, du contrôleur de la RATP Édouard Picaut à l'octogénaire et bancaire Renée Duculot et à la boulangère Germaine Tourangeau !

Par leur intercession, les savantes digressions de l'auteur sur la réversibilité des souffrances, la violence du pardon, le mystère du dogme, la nature agonique de la foi, les références à saint Paul et à Origène, à Grégoire le Grand et à saint Jean Chrysostome, se lisent avec une délectation à laquelle le style souverain de Fabrice Hadjadj, à la fois somptueux et gouailleur, brassant les envolées de Bossuet et les invectives de Céline, les fureurs de Bloy et les douceurs de Fénelon, n'est pas étranger. Nul doute qu'un aussi flamboyant talent, que des convictions si tranchées, ne valent à Fabrice Hadjadj plus d'hostilité que de reconnaissance. Cela ne devrait pas déplaire à ce singulier apologiste qui, à l'évidence, se range dans le camp de ceux qui préfèrent l'épée à la paix et vont ad augusta per angusta. »

Bruno de Cessole, Valeurs Actuelles.

## 2002. LA TERRE CHEMIN DU CIEL

« Retenez bien ce nom (...) La pièce de théâtre de Fabrice Hadjadj, À quoi sert de gagner le monde, vient d'avoir à Paris un grand succès qui révèle l'homme et son talent. S'il continue dans ce sillon, creusé par sa foi et sa méditation, nul doute que Fabrice Hadjadj, par ailleurs professeur de philosophie, sera l'un des grands écrivains catholiques que nous attendons pour ce siècle.

De sillon, il en est question justement dans ce livre, La Terre chemin du Ciel (...) En des phrases courtes, nerveuses comme la nervure d'un arbre, Fabrice Hadjadj nous rappelle ces vérités enfouies, cachées, niées (...) Les mots sont forts, directs et indiquent bien qui est visé. Pourtant, fondamentalement, ce n'est pas dénoncer qui intéresse Fabrice Hadjadj. Il s'agit pour lui, d'abord, de retrouver le sens des choses, du réel total. Tout y est parfait ? Non, bien sûr. Ici ou là, l'auteur cherche d'avance à se dédouaner de rapprochements que certains pourraient faire. On aimerait qu'il n'en ait crainte, quelle que soit sa pensée. Chesterton et Veuillot l'ont bien dit : il n'y a pas de censure de la presse, mais une auto-censure.

Mais qu'importe ! Il faut suivre ce sillon, car il nous conduit vers une intuition fondamentale, d'un réalisme remarquable : la terre est nécessaire pour notre vie spirituelle. Les moines bénédictins le savent depuis des siècles qui ne cessent de vivre au rythme de l'Ora et labora. L'oblat bénédictin Hadjadj a su faire sien ce résumé de la Règle qui soutint l'Europe depuis ses fondations. Et il vient de jeter en terre, avec ce deuxième livre, une semence qui rendra certainement au centuple. À lire d'urgence. »

Philippe Maxence, L'homme nouveau.

## 2002 . À QUOI SERT DE GAGNER LE MONDE

« Saint François Xavier fut, au XVI<sup>e</sup> siècle, avec Ignace de Loyola, l'un des fondateurs de l'ordre jésuite. Mais aussi un voyageur émérite, un grand évangéliste, un homme d'intelligence et de foi. Les jésuites tentaient de dire le Christ se nourrissant aux sources des grandes traditions religieuses comme le taoïsme ou le bouddhisme, ce qui n'était pas sans risques théologiques...

La pièce de Fabrice Hadjadj nous montre un homme de doute autant que de foi qui s'interroge honnêtement sur la manière d'apporter la bonne nouvelle à des civilisations millénaires qui avaient réfléchi spirituellement autant et même davantage que lui. C'est ce qu'il y a de plus passionnant dans la pièce, Hadjadj étant lui-même un théologien de qualité et un homme en quête de vérité. Quelque chose de personnel passe qui nous remue et qui nous intéresse au plus profond (...) Pour le reste, la forme de théâtre choisie fait un peu penser au Christophe Colomb de Claudel (...) Deux personnages, un ange et un diabolin, interviennent comiquement, comme dans un chœur antique, pour expliquer le personnage, montrer ses souffrances, ses joies, ses contradictions (...) Damien Ricour est un François Xavier vraiment convaincant. À ses côtés, Nicolas Struve est vraiment excellent. Du théâtre qui élève l'esprit. »

Jean-Luc Jeener, Le Figaro Magazine.

## 2005. RÉUSSIR SA MORT

« Dans la mesure où la réussite apparaît comme l'unique bien et l'unique devoir de notre société, "réussir sa mort" n'échappe pas à la règle. Nous ne manquons pas d'ouvrage conseillant, non sans contradiction, le suicide ou l'acharnement thérapeutique, "mourir dans la dignité" demeurant le plus éthiquement correct. Le sous-titre de l'ouvrage, "anti-méthode pour vivre" montre que l'auteur se situe dans une perspective tout autre, qui implique le caractère sacré de la vie terrestre lié à l'immortalité, avec la double interdiction du meurtre et, depuis saint Augustin, du suicide, sans que pour autant la mort soit marginalisée.

La société moderne, contre laquelle l'auteur s'insurge, a choisi, malgré l'alibi de grandioses funérailles, de cacher la mort (...) Mais il y a pire. Elle tend à se désintéresser, sauf à en tirer profit, de ceux que la mort marque déjà trop pour qu'ils soient récupérables (...) Le suicide, qui a le mérite d'impliquer le consentement de ceux qui risqueraient de toute manière de perturber la mécanique sociale, est préférable en tant que composante de ce que l'auteur nomme la "société du crime parfait". C'est avec une ironie mordante et parfois féroce qu'il en débusque les paradoxes et les horreurs. Et son ouvrage, qui frôle parfois l'hagiographie, n'a aucune peine à citer les multiples "exempla" qui montrent que notre vie est tout autre chose que ce qui sert à faire fonctionner un moment une machine sociale qui, sous couvert de recherche de bonheur, est finalement génératrice de désespoir et de crimes.

Cependant, la perspective catholique qui est sienne implique des problèmes qu'il évite de résoudre et dont le premier n'est autre que celui de savoir comment justifier et orienter notre vie en vertu d'une fin mortelle dont, finalement, nous ne savons rien de précis (...) Comme alternative au suicide l'auteur propose le martyre chrétien qui est, comme son nom l'indique, témoignage. Mais comment témoigner d'une vérité qui demeure mystérieuse ? (...) Savoir qu'on ne sait pas est aussi un savoir, aussi peu assuré de l'ignorance qu'il proclame que de la vérité qu'il ne rejette pas systématiquement (...) Plus recommandable est peut-être, finalement, la position des philosophes qui conseillent de ne pas reculer d'horreur devant la mort, en en faisant "la vie même de l'esprit" (...) »

Jean-Philippe Guinle, Art press.